

Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 5 (1930-1931)
Heft: 13

Rubrik: Chronique de la société

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

† Adolphe Schaffner.

Le décès de M. Adolphe Schaffner, enlevé prématurément, le 30 mars dernier, à sa noble mission d'éducateur, ainsi qu'aux délicates fonctions de directeur de l'une de nos plus grandes écoles, n'a pas été seulement une immense perte pour l'enseignement public et un deuil cruel pour sa famille, ses élèves, ses collègues et ses amis. Il a encore atteint directement notre association, à laquelle M. Schaffner avait bien voulu accepter de consacrer une partie de son temps et de ses forces, en entrant au Comité pour y remplacer M. Paul Rumpf, démissionnaire à la fin de l'exercice 1928-1929. Elu par l'Assemblée générale du 8 juin 1929, M. Schaffner occupa au sein du Comité la charge de trésorier, et il ne cessa d'apporter à un travail souvent aride et toujours minutieux l'exactitude, la ponctualité, le sens pratique, la conscience et le dévouement qu'il avait fait apprécier au cours de sa belle carrière et qu'il mettait chaque jour en œuvre dans des champs plus vastes. Pour les membres du Comité, il fut un collègue affable, obligeant ; il savait égayer d'un sourire l'austérité des chiffres et mettait au service de chacun, avec autant de modestie que de bonne grâce, les ressources de son expérience des hommes et des choses, encore développées par une vaste lecture et une information d'une étendue et d'une sûreté remarquables.

Hélas ! Cette heureuse collaboration devait être de courte durée. Avant qu'une année ne fût écoulée, M. Schaffner sentit la nécessité de ménager ses forces et de les réserver tout entières pour ses fonctions officielles. Aussi bien n'était-ce que pour marquer son intérêt à notre association et ne pas se dérober à l'appel pressant du Comité et au vœu unanime de l'Assemblée générale qu'il avait accepté ce surcroît de besogne. Comme les membres du Comité, l'Assemblée générale du 14 juin 1930 ne

put que s'incliner devant ces raisons et enregistrer avec un profond regret la démission de M. Schaffner, après un an d'une activité généreusement déployée au service des intérêts communs. L'association tout entière se joint à son Comité pour adresser à la mémoire de M. Schaffner un hommage ému et reconnaissant, et à sa famille l'expression de sa respectueuse sympathie.

Etat nominatif.

Modifications de mars à mai 1931.

Décès.

M. A. Schaffner, directeur de l'Ecole supérieure et du Gymnase de jeunes filles de la ville de Lausanne.

Démission.

Mme P. Martin-Steinmann.

Radiation.

M. M. Bezençon, Mlle M. Browne, M. F. Charton, M. P. Subilia.

Adhésions.

M. M. Cruchon, stud. litt., chemin Javelle, Vevey.

M. P. Hahn, professeur au Collège, Yverdon.

Mlle J. Laurent, rue de Bourg 17, Lausanne.

Mlle A. Recordon, Clos Daisy, Corseaux.

Mlle N. Recordon, Clos Daisy, Corseaux.

M. S. Vautier, stud. litt., Valentin 46, Lausanne.

Réintégration.

M. F. Egger.

Changements d'adresse.

M. F. Ansermoz, Aubonne.

M. P. Ansermoz, villa Cornélia, avenue Cécil 2, Lausanne.

Mlle L. von Auw, Ollon.

Mme Demiéville-Roux, rue Mignard 4, Paris XVI.

M. A. Diez, p. a. M. Fischer, av. de Sully, la Tour-de-Peilz.

Mlle M. Küpfer, Bois Gentil, Morges.

Mlle G. Notz, avenue de Cour 109, Lausanne.

Mlle E. Quillet, avenue des Alpes 2, la Tour-de-Peilz.

M. F. Roth, La Caroline, av. du Mont-d'Or, Lausanne.

Don du décennaire.

La souscription en commémoration du dixième anniversaire de la Société a produit la somme de 751 fr. 85. Le Comité enregistre avec une vive satisfaction ce résultat et remercie tous ceux qui y ont contribué. Il va sans dire que les personnes qui avaient le désir de marquer à cette occasion leur intérêt à notre société et qui ont laissé passer la date du 30 avril, peuvent encore envoyer leur souscription à notre caissier en la versant à son compte de chèques postaux II. 444.

Conférences académiques de Lausanne.

Le 17 février, M. G. Ferrero a exposé, devant une nombreuse assistance, avec l'accent d'une conviction profonde et la chaleur communicative d'un noble idéalisme, ses idées sur *Le problème de la guerre et la civilisation contemporaine*. Il y a deux espèces de guerres : les guerres normales et les guerres destructives ; les guerres du XVII^e et du XVIII^e siècle appartenaient à la première, la guerre mondiale de 1914 à 1918 rentre dans la seconde. Dans celles-là, tout était limité : nombre de combattants, finances des Etats, portée des armes ; les sacrifices étaient proportionnés à l'importance des questions ; ces guerres se faisaient entre souverains, les peuples restant spectateurs ; elles rentraient dans le cadre de la raison et de l'humanité. La guerre mondiale, au contraire, a été illimitée, et a offert, de plus, des caractères nouveaux : l'extrême difficulté de faire la paix et l'atrocité croissante. La paix était difficile parce que les peuples croyaient défendre la plus juste des causes et ne pouvaient admettre qu'elle succombât. Et les moyens de destruction dépassaient en atrocité toutes

les horreurs que nos ancêtres barbares avaient jamais pu imaginer. Les résultats sont connus : millions de morts et de blessés, six révolutions, régions dévastées, banqueroutes d'Etats, le monde écrasé par les dettes, l'Europe déchirée, ensanglantée... Le prix d'une telle guerre dépasse dix fois la valeur des questions à résoudre. Créatrice de révolutions, grande destructrice de vies humaines, de biens matériels et spirituels, elle est un danger pour l'ordre social de tous les pays et pour la civilisation occidentale elle-même. Il faut donc ou diminuer son coût, la limiter, ou y renoncer, la supprimer. La première solution serait la plus raisonnable ; mais elle ne paraît guère possible, car la guerre limitée exige chez les belligérants une certaine inhibition que l'on ne peut demander à un peuple exaspéré par la cruauté toujours croissante des moyens de destruction. Supprimer la guerre ? Programme ambitieux, sans doute. Mais on peut réduire le problème à des proportions plus modestes : y a-t-il un moyen de donner au monde la certitude qu'aucune guerre sérieuse n'éclatera plus en Europe pendant deux générations, temps nécessaire à la reconstitution de la fortune des Etats et de l'ordre social ? Ce qui a été possible à la Sainte-Alliance en 1815 ne l'est-il plus aujourd'hui ? N'avons-nous pas dans la Société des Nations une sorte de Sainte-Alliance des Peuples ? Peut-être, mais la nôtre hésite, tâtonne, ne nous rassure pas. Et cela, parce que les quatre grandes puissances ne sont pas d'accord. Si elles s'entendaient, le problème serait résolu, tandis que, si elles persistent à se méfier l'une de l'autre, le malaise et l'incertitude augmenteront et la course aux armements continuera.

C'est une grave question, et toute nouvelle, qui se pose à nous. Pour la première fois, une civilisation merveilleuse risque d'être détruite par l'excès de la force qu'elle a créée. Le monde engourdi dans une sombre torpeur paraît en prendre son parti avec une facilité troublante. Il faut espérer qu'un sursaut de conscience viendra le réveiller, car c'est seulement dans le sentiment moral et l'enseignement chrétien que nous pouvons puiser la force de résoudre le problème.

Conférences de « mise au point ».

Sous le titre « *Les nationalités devant l'opinion française au XIX^e siècle* », M. E. Bauer, professeur à l'Université de Neuchâtel, a fait le 31 janvier, selon ses propres termes, l'histoire des réactions d'un idéal sur la politique. Il a su donner de ce vaste sujet un exposé attachant et clair, où les grandes perspectives de l'ensemble s'alliaient à la minutieuse précision du détail.

S'il y a lieu d'être un peu sceptique sur les affirmations de principe des diplomates, qui ne sont souvent qu'un étalage destiné à couvrir leurs vues intéressées, il n'en faut pas moins constater l'existence de forces intellectuelles et morales qui influent sur les destinées des nations. Il y a dans la politique d'un grand Etat quelque chose de rationnel, quoi qu'en dise la doctrine du matérialisme économique. L'histoire de la France, de 1815 à 1870, montre à l'œuvre une de ces idées-forces, le principe des nationalités, idée courte et sommaire dont la fatale puissance conduisit la France de Waterloo à Sedan par Solferino et Magenta.

En 1815, et même en 1830, les Français n'avaient pas une idée très nette de la doctrine des nationalités. Sous Louis XVIII, on se contente d'une politique extérieure expectante. Mais les quelques années du règne de Charles X amènent un changement complet. L'idée du remaniement de l'Europe sur la base des nationalités s'ébauche. Le principe des nationalités se formule comme l'héritage de la pensée de Napoléon, dans l'opinion démocratique et césarienne, mais il est obscur et confus. Une politique des nationalités n'aurait eu alors comme résultat que de mettre la France en guerre avec les quatre grandes puissances et de renouveler la coalition de Chaumont. Louis-Philippe et ses conseillers se contentent de résultats limités et positifs, mais l'opinion nationale ne s'en contente pas. Sous l'influence de Thiers, le roi semble quitter sa modestie du début, mais le réveil est rude. Le traité de Londres (1840) est qualifié par la presse nationaliste de Waterloo diplomatique. Le moment est venu, semble-t-il, pour la France de faire appel aux nationalités dans la lutte qu'elle pré-

voit, de jouer le jeu formidable des révolutions. Mais le voile se déchire. Appelée par la France à la liberté, l'Allemagne répond par une réaction nationaliste contre la France. La situation est la même qu'en 1830. Alors Louis-Philippe entreprend la liquidation nécessaire et appelle Guizot à former un nouveau cabinet. La politique réservée de Guizot à l'égard des mouvements nationaux ne plaît pas à ses contemporains. L'opposition la combat injustement, mais une fois au pouvoir, en 1848, elle écoute les conseils de la prudence, attitude qui coûte d'ailleurs à Lamartine sa popularité.

Devenu le maître, Napoléon III travaille au triomphe du principe des nationalités. Si on l'a pris souvent pour un velléitaire, c'est qu'il a dû adopter une marche tortueuse pour triompher des résistances et garder le secret nécessaire à l'accomplissement de ses desseins. En réalité, il a eu une politique personnelle et a continuellement recouru à la diplomatie secrète. On sait que la France devait payer cher la politique des nationalités qui, avec l'Empire, n'aboutit qu'à lui faire perdre l'amitié de l'Angleterre et de l'Autriche, et à mettre à ses frontières deux Etats puissants dont l'un au moins ne pouvait s'agrandir que de ses dépouilles.

* * *

La conférence pédagogique de M. le professeur C. Biermann sur *L'emploi de l'image dans l'enseignement de la géographie* a été suivie avec le plus vif intérêt, le 7 mars dernier, par une quarantaine de maîtres de géographie et d'autres personnes amies de cette science si captivante. Le conférencier, obligeamment aidé par M. Baudin, a présenté des clichés très frappants à l'appui de ses remarques et de ses conseils. Des images de sa collection particulière, momentanément pendues aux murs de l'auditoire, ajoutaient encore à la force probante de son exposé.

La carte, instrument par excellence de l'enseignement géographique, ne saurait suffire à elle seule, car elle offre plusieurs défauts. Ces défauts sont les suivants : les cartes à petite échelle amènent à sous-estimer la grandeur des pays ; il y a divorce entre la réalité et la carte. L'image atténuée ce divorce en nous montrant dans

les pays étrangers les mêmes paysages aux horizons limités que les nôtres. Ensuite, les cartes ne donnent pas aux écoliers la notion de la sphéricité de la terre. Mais le défaut le plus sensible, c'est qu'elles ne représentent les faits terrestres que sous deux dimensions. Il y a bien des cartes en relief, mais elle sont insuffisantes pour les pays de plaines et de collines. De plus, la végétation, élément de hauteur, et ses aspects divers n'apparaissent pas. Or, pour nous, la hauteur importe autant que la longueur et la largeur. Même de très haut, le relief est visible. Un autre élément très important du paysage, le ciel, manque sur les cartes. Enfin, les couleurs y sont conventionnelles. En résumé, les cartes donnent la répartition, non les aspects des faits géographiques.

Pour suppléer à ces insuffisances, on ne peut se contenter de la description littéraire ; il faut passer à l'image. Ce sera d'abord un globe de dimensions suffisantes, puis des reliefs, malheureusement coûteux et peu maniables ; des œuvres d'art : tableaux, dessins ; des photographies (autochromes, coloriées ou simplement en noir et blanc, chaque espèce offrant ses avantages et ses inconvénients). On choisira les vues avec méthode, en cherchant les plus typiques, non les plus pittoresques ou les plus artistiques. On peut recourir aux collections du commerce, ou aux collections d'amateurs, demander aux élèves de fournir des vues, ce qu'ils font volontiers, mais c'est surtout sur lui-même que le maître doit compter pour se constituer une collection.

Toutes les formes d'images sont utilisables, mais les photographies proprement dites sont les meilleures. Les diapositifs (photographies sur verre) sont très commodes ; ils ont l'avantage d'être projetés devant toute la classe et dans l'obscurité, favorable à la concentration de l'attention, mais ils sont exposés à divers accidents ou détériorations.

La collection d'images doit être employée pour les leçons suivant certaines règles de méthode éprouvées par la pratique et que M. Biermann expose dans le détail. C'est à cette condition, et aussi pourvu que l'on n'en abuse pas, que l'image est un puissant auxiliaire de l'enseignement géographique.

Colloques.

Nous devons à l'inlassable obligeance des secrétaires des colloques les renseignements suivants sur le travail accompli durant les derniers mois.

*

Pour la seconde fois, les membres du groupe d'*anglais* ont consacré leurs séances de l'hiver à l'étude de pièces de Shakespeare. Les travaux suivants ont été présentés :

le 5 novembre : M. H. Vonder Mühl, *Jules César* (séance de discussion le 19 novembre).

le 10 décembre : Mlle S. Muller, *Coriolan*.

le 14 janvier : M. O. Hübscher, *Othello*.

le 25 février : M. R. Rapin, *Le Conte d'Hiver*.

le 18 mars : M. L. Seylaz, *Tout est bien qui finit bien*.

Les séances ont réuni en moyenne une dizaine de participants. Elles ont comporté chaque fois une discussion plus ou moins longue, plus ou moins passionnée. Ces discussions, si elles ont révélé parfois (*Jules César*, *Othello*) d'irréductibles divergences de points de vue et d'appréciation, ont en général permis à chacun d'enrichir et de nuancer sa compréhension de la pièce étudiée, au contact des réactions, souvent imprévues, qu'elle suscitait chez d'autres lecteurs. L'étude attentive, deux hivers de suite, de plusieurs pièces de Shakespeare, a eu le double avantage, et de faire pénétrer plus avant dans la connaissance du théâtre et des procédés dramatiques de Shakespeare, et de faire apparaître, dans ce théâtre si souvent admiré ou critiqué en bloc, d'étonnantes différences de profondeur et de qualité. De l'analyse, qui fut quelquefois du dépeçage, à laquelle nous les avons soumises, les grandes pièces sont sorties plus grandes encore. D'autres, au contraire, *problem plays* et pièces romantiques de la fin, se sont révélées étrangement inégales : drames pessimistes et amers, tragi-comédies aigres-douces ou contes

irréels, tantôt Shakespeare y déploie toutes les ressources de son art et toute sa connaissance du théâtre et des hommes, tantôt il bâcle son ouvrage et, dans les beaux passages comme dans les pires, se rit de la vraisemblance et de toutes les unités.

Désireux de se renouveler, d'atteindre peut-être un public moins restreint, moins spécialisé, les membres du colloque d'anglais ont examiné plusieurs propositions intéressantes :

1^o s'occuper encore de Shakespeare, mais en l'étudiant d'un angle un peu différent (pièces historiques et caractère de Falstaff; développement chronologique; histoire du théâtre de Shakespeare jusqu'à nos jours) ou étudier quelques pièces des contemporains de Shakespeare; 2^o renoncer, provisoirement tout au moins, à Shakespeare et à son temps et aborder quelque sujet plus récent, par exemple : la satire et l'humour au XVIII^e siècle (Swift, Fielding, Sterne); quelques figures de poètes romantiques du XIX^e; essayistes et *table-talkers* du XIX^e (Lamb, Hazlitt, Leigh Hunt, etc.); romanciers anglais contemporains (p. ex. de Stevenson à Aldous Huxley); théâtre anglais contemporain

La majorité des suffrages étant allée à *Quelques figures de poètes romantiques anglais*, il fut décidé de demander aux personnes qui se chargeraient d'un travail l'hiver prochain de se faire une opinion personnelle sur l'œuvre, la personnalité ou les idées de leur poète. Ce que l'œuvre, ce que l'homme représentent pour nous aujourd'hui, voilà ce que nous nous efforcerons de préciser. Un ou deux travaux de moins grande envergure viendront compléter et enrichir, par une étude plus fouillée de quelque période ou de quelque œuvre tout spécialement importantes, l'étude d'ensemble, forcément un peu sommaire ou un peu rapide parfois.

Nous serions très heureux si, parmi ceux qui liront ces lignes, il se trouve quelques personnes qu'attire ce beau sujet. Le secrétaire du groupe, M. R. Rapin, prendra volontiers note de tout nouveau nom à ajouter à la liste des membres convoqués régulièrement aux séances.

Les travaux suivants sont d'ores et déjà prévus :

Burns : Mlle R. Virieux.

Keats : M. M. Monnier.

Shelley : M. R. Rapin.

Shelley et l'Italie : M. H. Vonder Mühl.

Wordsworth : Mlle S. Muller.

Ne se trouvera-t-il pas d'admirateur de Byron ou Coleridge ou de l'un des essayistes de l'époque romantique pour nous permettre d'ajouter un de ces grands noms à notre liste ?

*

L'étude de l'*Obermann* de Senancour, si profond et actuel, a retenu encore l'attention du colloque de *français*. Après l'introduction de M. Perrochon, l'an dernier, M. M. Reymond traita avec pénétration des « Méditations d'Obermann ». Le 9 mai, M. L. Lavanchy a défini l'art de Senancour, et, au début de juin, M. M. Dudan présentera une étude générale de la personnalité d'Obermann en conclusion de ce premier cycle d'entretiens.

*

Le colloque *d'histoire* a consacré, au cours de cet hiver, une séance, très obligeamment et soigneusement introduite par M. Hedinger, à *L'Allemagne au moyen âge*. De plus, il a préparé et, d'entente avec le Comité des Études de Lettres, achevé l'organisation, dans le cadre des conférences de « mise au point », de deux séances d'information, en même temps que d'orientation pratique, sur des sujets particulièrement importants pour l'enseignement de l'histoire du moyen âge. La première a eu lieu le 2 mai. M. R. Guisan, professeur à la Faculté de théologie, y a traité de *La Papauté, des origines à la Réforme*. La seconde est prévue pour le début de l'automne. M. le professeur H. Meylan, de la même Faculté, y étudiera *Les Ordres monastiques au moyen âge*. La Rédaction du Bulletin fera son possible pour rendre compte de ces deux travaux dans un même numéro.

*

Le colloque de *langues anciennes* a tenu, conformément au programme publié dans le N° 11 du Bulletin, cinq séances fréquentées par vingt à trente de ses membres. En outre, il a transmis aux latinistes de l'enseignement secondaire vaudois l'invitation de la Faculté des Lettres de Genève à la commémoration du deuxième millénaire de Virgile. Ceux qui ont eu le privilège d'assister à cette séance, le 18 octobre 1930, en gardent un souvenir reconnaissant.

Les sujets abordés cet hiver : *Quelques aspects de la religion hellénique*, imposaient à ceux qui s'étaient chargés de les introduire des recherches considérables, et en particulier la lecture d'ouvrages importants récemment publiés en allemand, en italien et en anglais, dont plusieurs furent acquis à cette intention par la Bibliothèque de l'Association.

La discussion a été souvent nourrie et animée; preuve de l'intérêt qu'ont éveillé ces études, et résultat, aussi, sans doute, d'une innovation suggérée par M. le professeur Ph. Meylan; les positions des introducteurs ont été communiquées aux participants une semaine à l'avance.

On voit que le colloque reste un groupe « coopératif ». Il semble, d'ailleurs, que ses séances deviennent pour beaucoup de ses membres, au double sens du mot, une *consuetudo*. Le premier colloque de 1931 s'est prolongé par un souper comme ceux qu'aimait Horace : *Noctes cenaeque deum...* Et M^{me} Stilling a fait au colloque l'amabilité de l'inviter chez elle, le soir, après sa remarquable lecture sur *Dionysos et son cortège dans l'art grec*. Cette séance, comme celle qu'avait introduite M. Bosshard, a été illustrée de diapositifs que M. Baudin a eu la bonté de faire passer lui-même impeccablement.

Cette année, de nouveau, un ami qui insiste pour garder l'anonyme, a fait au colloque un don de 50 fr. Les membres du colloque lui expriment leur profonde gratitude, ainsi qu'à tous ceux qui, par quelque contribution que ce soit, ont témoigné l'intérêt qu'ils portent à leur travail.

Le colloque se promet de réaliser l'automne prochain l'excur-

sion artistique et archéologique que les circonstances ne lui ont pas permis de faire en 1930 ; puis de poursuivre le voyage de découverte qu'il a entrepris dans le domaine immense et passionnant qu'est l'histoire de la religion grecque. M. A. Bonnard parlera de la religion d'Eschyle ; M. Bosshard, de celle de Platon. On se fait d'avance une fête d'entendre M^{me} Stilling commenter en poète une autre série de ses admirables projections (Apollon dans l'art grec). Et, à l'occasion du centenaire de la mort de Goethe, M. Vonder Mühl a promis une étude sur Goethe et l'hellénisme.

*

L'étude de la *philosophie religieuse de Höffding*, annoncée dans le N^o 11 du Bulletin, a valu au colloque de *philosophie* trois intéressants travaux. M. E. Mauris, le 25 octobre, a étudié le problème épistémologique de la philosophie de la religion, M. A. Diez, le 6 décembre, le problème psychologique, Mlle P. Doleyres, le 31 janvier, le problème moral. Höffding, comme on sait, montre que la fin dernière de la religion est la conservation de la valeur. Cet axiome exprime l'espoir, inconscient le plus souvent, qu'à travers le flux des événements il subsiste des valeurs permanentes, à la conservation desquelles l'homme tient comme à sa raison d'être. Cela étant, Höffding distingue et analyse deux types d'esprits religieux : selon le premier, représenté par les Védas, le Bouddha, Platon, Plotin, Spinoza, la valeur suprême est toujours présente ; il suffit, pour la dégager, de quitter l'apparence, le phénomène. Selon le second type, la valeur suprême ne se conserve qu'au prix d'une lutte, qu'après un devenir (les prophètes d'Israël, Jésus, saint Paul, Zoroastre). Saint Augustin a tenté de faire la synthèse de ces deux conceptions. Quant à la morale, elle a pour tâche de rechercher comment les valeurs sont découvertes et produites.

Höffding a aussi voué son attention à l'analyse de la pensée humaine. Après Aristote et Kant, et tout un siècle d'intense labeur scientifique, il a tenté de donner une classification et une description des catégories de la pensée humaine. Dans l'un de

ses derniers ouvrages, *La Relativité philosophique* (trad. franç. Alcan 1924), il reprend le problème. M. F. Mégroz a analysé, en mars, la catégorie de totalité; le 23 mai, M. M. Reymond traitera de la catégorie de relation, corrélative de la première, et présente, comme elle, dans tout acte de pensée.

COMPTES RENDUS

LÉON DEGOUMOIS, *Lamartine notre poète*. Pp. 32, Porrentruy, 1930. Extrait des Actes de la Société jurassienne d'Emulation. — Cette notice est, comme le dit son auteur, l'introduction d'une étude critique des influences suisses subies par Lamartine et de celles que ce poète exerça sur nos écrivains. Tous ceux qui connaissent la sûreté de méthode et l'étendue d'information de M. Degoumois se réjouissent d'accueillir l'œuvre promise et sont heureux d'en trouver un avant-goût dans l'essai que nous signalons ici.

La poésie de Lamartine est l'hymne d'une terre à laquelle le rattachaient une partie de son ascendance et des « impressions d'habitude », selon l'expression staélienne. Sa grand'mère paternelle était de Besançon, sa famille possédait en Franche-Comté des biens étendus. Ses premiers ans se sont écoulés à Mâcon; à Milly, il eut la révélation de la nature et ses yeux contemplèrent l'horizon du Jura et des Alpes de Savoie; et les hasards de sa vie le conduisirent plus d'une fois sur les deux flancs de la chaîne jurassienne, à travers cette Bourgogne rodolphienne qui jadis s'étendait de Bâle à Chambéry et à laquelle se rattacha le comté de Mâcon. Jurassien de la périphérie comme l'éphémère royaume rodolphien, Lamartine, Mistral du Jura, unit en un tout d'apparence homogène les éléments ethniques les plus dissemblables.

Et l'influence de ce Jura, par l'homme, s'étend à l'œuvre. Pas d'accidents, ni de heurts; paix et harmonie, dénuées de pittoresque intense. Teintes neutres, lignes élégantes et souples, mélancolie résignée; lente et douce musique des ruisseaux jurassiens.